

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le *Derby*, dans la série des courses de Chantilly, est aujourd'hui encore une actualité assez palpitante pour qu'on en puisse parler. Nous manquerions même à tous nos devoirs de chroniqueuse si nous n'indiquions immédiatement les couleurs du vainqueur de la journée, de *Quilt*, le cheval de M. de Rothschild. Ces couleurs, le bleu et le jaune, auront le privilège d'être très-haut cotées par la nouvelle mode, jusqu'à ce qu'elles soient détronées par celles d'un nouveau triomphateur, que le Grand Prix nous fournira prochainement.

Les courses de Chantilly diffèrent absolument, comme ton, des courses du bois de Boulogne. Elles ont lieu à la campagne, d'abord, ce qui autorise un certain laisser-aller; puis l'entrée du pesage est ouverte à tout le monde moyennant un louis. La société est, par conséquent, fort mêlée, et les femmes comme il faut y sont en minorité; ajoutons que les jeunes filles s'y font remarquer par leur absence complète.

Le *Derby* est pourtant une réunion curieuse et un spectacle amusant à voir, surtout s'il y a autant de monde que cette année. C'était un brouhaha, une mêlée indescriptibles pour les départs: ainsi il est arrivé que des jeunes gens du meilleur monde, la fine fleur de l'aristocratie, ont dû, faute de places, se contenter des marches d'un escalier extérieur, et cela jusqu'à Paris.

Nous sommes allée à Chantilly pour l'acquit de notre conscience et pour qu'il ne fût pas dit qu'une nouveauté, en fait de modes, pût nous avoir échappé; mais nous avouons franchement n'avoir découvert aucune merveille. Des extravagances dont on ne parle pas, comme une certaine toilette couverte de broderies de perles bleu turquoise, et c'est tout.

Nous avons cependant glané quelques indications relatives aux COSTUMES, et nous allons les résumer rapidement. Nous citerons d'abord un veston que nous avons déjà vu ailleurs, en même

éttoffe que le reste de la toilette, ayant tout à fait la forme du veston d'homme et qui ferme par un seul bouton sur un gilet blanc.

Un détail à retenir en fait de garnitures: c'est que la frange muguet ou chardon, ou grelot quelconque, en laine de couleur rouge, bleu, marron, etc., fait très-bon effet sur une étoffe de toute autre couleur, non assortie, par conséquent. Rien ne nous a semblé plus ravissant qu'un costume marron garni de franges bleues.

Nous avons remarqué une disposition fort heureuse pour des franges à glands. Le costume est en foulard grisaille à petits carreaux mignons. Jupon à traine, entouré de plissés noirs et grisailles alternés, polonaise ouverte sur les côtés et garnie de franges noires à glands. Le milieu du dos, le dessus des manches et le milieu des devants, tout cela est garni de franges noires placées par groupes, les glands alignés les uns au-dessous des autres, simulant des brandebourgs dont la longueur va en diminuant.

Nous noterons également quelques simulacres de costumes bretons, des «semblants» plus ou moins bien réussis; de petits corselets formant le cœur et se détachant, par des galons brodés et des boutons de nacre, d'un corsage montant placé dessous. Les galons brodés se répètent à la jupe, ainsi que les boutons. Mais nos lectrices verront bien mieux que cela prochainement, par une gravure du journal représentant un costume



P. N° 317. — GUILLET Louis XV.

«bretonnant» au goût du jour, dont nous serons heureux de leur offrir la primeur.

LES CHAPEAUX du *Derby*, comme ceux de toutes les réunions en plein air sont, cette année, particulièrement séduisants, et nous en faisons notre sincère compliment aux MODISTES de tous lieux. Nous aimons, par exemple, ces fonds soufflés, en blonde anglaise crème, entourés d'une auréole de muguet, avec les barbes de

dentelle assortie, ou la bride de ruban crème, — ce qui est plus nouveau.

Très-crâne, le chapeau *Pifferaro* en gros paillason, doublé dessous et garni dessus d'un simple velours marron.

Rien de plus coquet, de son côté, que cette mignonne coiffure de jeune fille, en paille anglaise noire : Fond bombé assez haut ; la passe recouverte à moitié de faille bleue, avec deux volants plissés en crêpe bleu et une draperie de faille sur le pied. Nœuds de faille dans le haut et groupes de reine-marguerites rosées ; même répétition au bas derrière, sur un petit bavolet de crêpe lisse plissé.

Nous aimons aussi, et beaucoup, les fleurs en franges formant diadème ou couronne rabattue autour du chapeau. Ces franges sont faites de fleurs mignonnes ou de boutons, et nous signalerons particulièrement des fleurs de haies, du corail, des boutons de coquelicot. La nuance vert-gris un peu veloutée de l'enveloppe de ce bouton, ainsi que son feuillage, forment une harmonie de tons très-seyante. Nous recommandons cette disposition de garniture aux chapeaux faits d'étoffe assortie à la toilette : c'est une façon heureuse d'égayer l'ensemble de la coiffure.

MARY D'AUBERVILLE.

Un certain nombre de nos abonnées ont réclamé de nous des indications au sujet des toilettes de deuil. Pour répondre à leur désir, nous avons demandé à la *Scabieuse*, une des premières maisons de Paris dans cette spécialité, divers modèles de costumes de deuil et demi-deuil, du meilleur goût et d'une élégance parfaite. Nos abonnées les trouveront réunis sur la gravure DG n° 633.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 317.

Gilet *Louis XV*. — Ce gracieux fichu forme, en même temps qu'un long gilet, une sorte de petite pèlerine derrière. L'étoffe est de la faille crème ; les rouleautés et les boutons sont en faille bleu marine. Dentelle crème ou guipure de soie sur tous les bord intérieurs. Nœuds papillon sur le côté, dans le bas et le haut.

DG. N° 633.

TOILETTES DE DEUIL ET DEMI-DEUIL. — 1. Paletot *Givarda* en faille noire, de forme demi-ajustée, plus long devant que derrière. Double poche sur le côté, haut et bas, et large col rabattu, le tout garni de dentelle noire et de passementerie de jais. Cette même garniture entoure le bas du vêtement et le côté de l'ouverture en simulant un revers posé en biais. Même répétition au bas des manches. — Le costume sur lequel est posé ce vêtement est en vigogne et se compose d'un jupon uni derrière, tout plissé devant, puis d'une polonaise entourée de franges boules. — Lingerie en valenciennes ruchée. — Chapeau de paille de riz blanche, garni de velours noir, avec plume blanche et cache-peigne de coques.

2. Redingote *Merveilleuse* en sicilienne noire et jupon de faille ; ce dernier est à traîne, entouré de volants et de plissés alternés. Polonaise redingote, faisant plastron devant, où elle ferme de côté jusqu'au bas de la taille ; à partir de là, ce vêtement est divisé en pans de redingote sous lesquels se perdent les draperies du tablier. Riches franges grillées formant une dent pointue et passementerie au bas du tablier. Les bords de la redingote, à partir de la taille devant, sont couverts d'une belle broderie en relief qui suit la fente du milieu derrière ; le haut de cette fente est garni d'un coquillé de soie et dentelle servant de poche et garni de nœuds de ruban au bas. Manche à jabot, ornée de volants de dentelle et de broderie pareille à la précédente. — Ruches de dentelle au cou et aux bras. — Chapeau couronne à fond de tulle ; dentelle et guirlande d'épis de jais avec feuillage de soie formant la passe et fixés derrière. Barbes de dentelle.

3. Costume *Haydée* en faille pensée et lilas mélangés. — Jupon à très-longue traîne, entouré de volants plissés. — Le tablier et la tunique sont composés d'écharpes drapées l'une sur l'autre, se perdant et s'entre-croisant derrière le plus gracieusement du monde. Ces écharpes sont garnies de dentelle crème et de belles franges à glands tombant dessus. — Cuirasse à dos tranchant par sa nuance lilas, formant basque postillon très-allongée. Les manches, en faille assortie au dos, sont terminées par des plissés, avec coquilles de dentelle crème et nœuds de faille pensée. — Riche lingerie en dentelle. — Chapeau à fond mou en gaze de soie lilas, et passe en paille de riz. — Demi-guirlande de marguerites blanches à feuillage noir sur le côté derrière ; bandeau assorti devant.

4. Costume *Duchesse de Longueville*, en faille grise pour le jupon, avec garnitures noires, et faille grisaille rayée pour le reste. — Jupon à traîne, entouré de volants garnis de plissés. — Redingote formant d'un côté une cuirasse et un tablier très-distincts. — La cuirasse est décollée en carré sur un dessous de faille noire, avec un petit plissé sur le bord ; elle est ouverte et boutonnée en biais, puis les bords inférieurs, coupés en biais, sont ornés de franges jusqu'au milieu derrière. Un revers de faille noire, garni de boutons de nacre, vient orner le bord de l'ouverture de la redingote, en rejoignant la cuirasse ; cette partie du vêtement est garnie, sur la couture de côté, d'une poche droite garnie de faille noire, avec boutons et nœuds papillon à chaque extrémité ; des franges partent de ce point pour suivre tous les bords inférieurs. C'est au milieu derrière, sous une gentille poche carrée en faille noire et garnie de nœuds, que vient se draper le tablier. Manches noires terminées par un parement gris, ouvert sur des plissés noirs à la couture de dessus. — Lingerie plissée. — Chapeau de paille à passe relevée d'un côté, garnie d'une ruche de gaze, avec guirlande de feuillage gris et noir se perdant sur un bavolet de même étoffe.

5. Costume riche. — Robe princesse en faille « prune de Monsieur », terminée par plusieurs coulissés bouillonnés et un volant garni de plissés. — Tunique princesse en belle guipure crème, ouverte sur le dos, fermée seulement sur la jupe, avec de longs nœuds et bouts de ruban. Une sorte de revers ajouté au bas de la taille se rabat sur les nœuds avec des coques allongées, fixées par des anneaux, et des glands de soie. Poche sur le côté, garnie de nœuds dans le haut et le bas. Plissés et nœuds de ruban au bas des manches de faille. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau de paille d'Italie à fond mou en foulard crème ; guirlande de coucous blancs sur le fond et sous la passe.

6. Costume formé d'un jupon de faille noire et d'une polonaise en limousine, à rayures violettes. Jupon à traîne, entouré de plissés formant la dent. — Polonaise fermée derrière par de longues boutonnères et de petits boutons, et entourée de franges pomponnette assorties. Sur le côté, une poche garnie de plissés et de franges. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille, couvert de plumes mélangées lilas et noir. Barbes en ruban lilas et franges noires, formant derrière un petit bavolet. Franges noires bordant la passe et retombant sur un bandeau de muguet.

G. N° 642.

1. Chapeau de paille ondulée. Passe inclinée sur le front et calotte bombée ; une écharpe de gaze crème entoure la calotte et forme un nœud derrière. Bouquet de fleurs des champs sur le côté et cache-peigne assorti sous le bavolet.

2. Fichu ouvert en châle, composé d'un entre-deux de valenciennes encadré de bandes de velours grenat, avec volants de même dentelle aux deux bords. Nœud de ruban crème pour fermer le fichu.

3. Col-fichu ouvert en châle, formé de batiste ou de ruban de couleur au choix, avec des bandes de broderie anglaise sur les bords. Un nœud assorti ferme le fichu.

4. Bonnet du matin en nansouk. Fond mou formé d'un volant de broderie et entouré d'un velours noir noué derrière. Brides en nansouk.

5. Ombrelle-canne en batiste écrue, brodée sur les bords et garnie d'un volant de dentelle de fil, avec chou de même dentelle dans le haut et bouts de rubans flottants.

6. Matinée en basin ou nankin, tout à fait ajustée, avec manches à sabot et broderie à jour sur tous les bords, y compris les poches. Des bandes de même broderie ornent le milieu des devants et, passant sur l'épaule, vont garnir le dos en y formant le cœur jusqu'à la taille. Large nœud de ruban.



A. Becking

F. PERRAL

13295

A. Long, imp. r. des Marais, 66

M. Goussard & Fils, Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon
 Parfumerie de E. Pinaud, B. des Italiens 30. Parfums Oriza de L. Logrand, r. S. Benoit, 207.
 Machines à coudre de H. Seeling, B. de Sébastopol, 70, et N. des Petits Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.

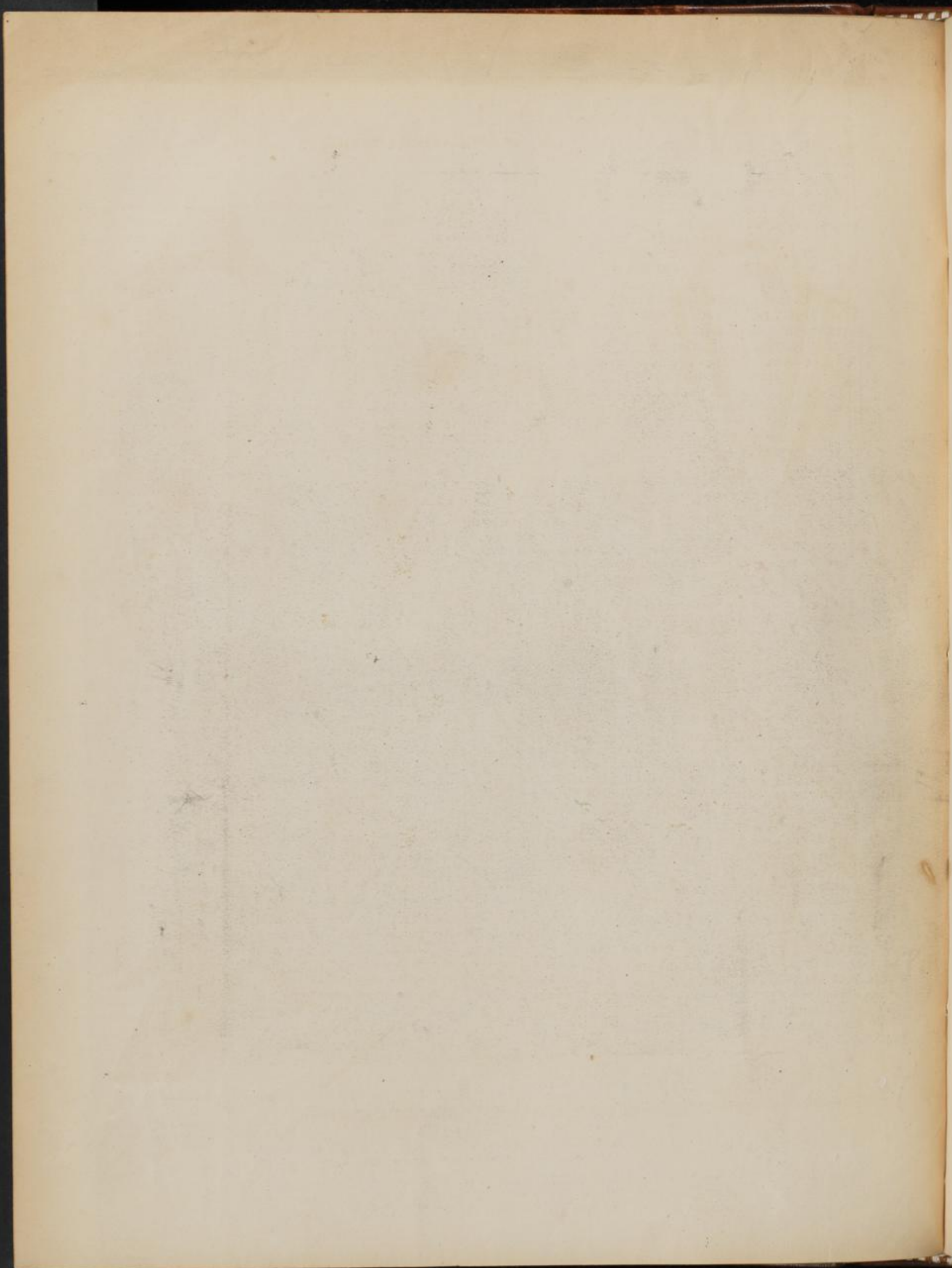


PLANCHE G. N° 642 — DESCRIPTION, PAGE 278.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES.

CHRONIQUE MONDAINE

Il ne s'est rien passé de bien nouveau dans la grande ville en ces derniers temps, parce qu'au total il n'y a, comme on dit, jamais rien de nouveau sous le soleil. L'arrivée de la grande-duchesse Constantin, avenue Friedland, où elle va suivre un traitement pour sa santé profondément ébranlée; l'enterrement au Père-Lachaise de l'illustre historien Michelet; des mariages, des spectacles, des bals: c'est assez le train ordinaire. Parmi ces fêtes *in extremis* de la saison mondaine, une mention est due à la soirée donnée, l'autre vendredi par la baronne Thérèse de Rothschild, et à celle qui a eu lieu le lendemain, chez le général de Ladmirault. Beaucoup d'animation et d'élégance dans ces deux réunions dont, pour la seconde, la jeune comtesse de la Roche-Brochard faisait les honneurs avec une grâce charmante.

Le vendredi suivant on a dansé chez la duchesse d'Uzès, et le dimanche, le comte d'Osmond conviait ses amis à la représentation d'une comédie-ballet de sa composition: *la Fête au couvent*. Encore quelques cotillons et quelques tours de valse, puis les salons éteindront leurs lustres et le beau monde se dispersera dans les stations thermales.

Le comte d'Osmond, qui vient d'ajouter avec sa *Fête au couvent* un nouvel ouvrage à son bagage musical déjà assez considérable, est, en compagnie du marquis d'Ivry, du prince de Polignac et du marquis d'Aoust, un des compositeurs les plus distingués sortis des salons de Paris.

A propos de musique, une douzaine de jeunes gens donnant les plus belles espérances sont, en ce moment, sous les plombs du Conservatoire, séparés du reste des humains. Soumis au régime cellulaire et au secret, ils n'ont pour toute distraction qu'un morceau de papier et de l'encre. C'est à faire frémir!

Le crime de ces jeunes gens est d'avoir montré plus de dispositions que d'autres à combiner les croches et doubles-croches, les blanches et les noires; de là leur claustration.

Ce n'est pas tout. Au sortir de sa cellule, l'un de ces prisonniers trouvera l'exil. Deux ans de déportation à Rome, ni plus ni moins. Par exemple, à son retour, il verra toutes les portes fermées devant lui, et il aura le droit de se livrer, jusqu'au restant de ses jours, à la confection d'opéras en chambre.

Et voilà ce que c'est que de concourir pour le grand prix de Rome chez le peuple le plus musical de la terre!

Nous allions oublier le plus joli. Comme ce peuple n'est pas seulement le plus musical, mais le plus libéral de la terre, savez-vous ce qu'il exige des concurrents?... Qu'ils apportent, en même temps que leur bonnet de nuit, le mobilier de la cellule qui leur est octroyée pendant le concours. L'État généreux leur cède les murs nus, — et c'est tout. Il faut qu'ils fournissent, eux: lit, matelas, draps, table, chaises, cuvette et... le reste. Chaque aspirant au prix de Rome est obligé de se présenter au Conservatoire escorté de son mobilier. Autant d'aspirants, autant de voitures de déménagement.

La France, qui est assez riche pour se donner tous les luxes, même celui d'une salle d'Opéra de cent millions, manque de ressources pour meubler la chambrette des candidats au prix de Rome. Notez que ces concours ont lieu tous les ans et que la dépense serait insignifiante au prix de la perpétuité du service.

M. Strauss et M. Musard, deux compositeurs millionnaires, devraient bien vendre un des quinze chevaux qui piaffent dans chacune de leurs écuries, pour donner une paille à leurs jeunes confrères du Conservatoire. Par la même occasion, ils pourraient offrir à l'État de lui louer, dans quelqu'un des nombreux bâtiments qu'il possède en bon air et en riante situation, une douzaine de chambres qui seraient affectées exclusivement aux concours pour le prix de Rome.

Jusqu'ici les candidats sont placés dans des conditions immobilières telles, qu'il est étonnant qu'ils puissent produire quelque chose. Au Conservatoire, leurs cellules sont à la portée de toutes les chambres d'entraînement vocal et instrumental. Vous figurez-vous la situation d'un candidat obligé de composer son morceau avec des gammes et des exercices variés qui cacophonent tout autour de lui?

Ah! l'art musical est une douce carrière en France et nous nous entendons à l'entourer de roses!....

L'exposition des tableaux a été, durant toute cette quinzaine, le théâtre par excellence des manifestations de la mode et un véritable congrès d'élégance. Nous y avons noté au hasard quelques toilettes non moins dignes d'être regardées que les tableaux qui s'étaient au-dessus de la cimaise.

Voici la jeune princesse Radziwill; jupon de faille, plissé alternativement bleu marin et bleu plus clair. Blouse de linon frappé bleu marin, garnie d'un biais bleu d'autre ton en tablier; jaquette pareille à la tunique, comme par-dessus. Chapeau de paille noire, garni de boules de neige retenues par un gros nœud de taffetas bleu, de même ton que la jupe.

La maréchale de Mac-Mahon: robe de faille noisette à tunique pareille, garnie de plissés. Mantelet de cachemire noir, légèrement cambré à la taille et orné d'une bordure de jais surmontant une dentelle très-courte. Chapeau de tulle avec guirlandes de roses de plusieurs tons.

La comtesse d'Argy: robe de faille feuille morte avec col en guipure de Gènes. Ravissant chapeau avec garniture de plumes assortie à la robe.

La comtesse de La Rochefoucauld: tunique à la polonaise, en cachemire noir, relevée légèrement de côté par une écharpe écossaise. Chapeau rond avec un gros nœud frangé de taffetas écossais.

La baronne de Rothschild: toilette de taffetas quadrillé noir et blanc, avec mantelet écharpe noir, orné de ruchés de dentelles. Un chapeau couronne de marguerites à cœur noir complète la toilette.

La princesse Czartoryska: costume de cachemire gris bleuté avec tunique retroussée à la paysanne. Chapeau noir et blanc avec touffe de primevères.

La princesse de Broglie également en gris, mais d'un ton ardoise; toute la tunique garnie de cinq rangs d'effilés minuscules d'un effet charmant.

La comtesse de Gontaut: toilette violet deux tons avec garniture de dentelles de Binche. Les pensées veloutées sur le chapeau de paille blanche, mêlées à la dentelle en torsade, forment une garniture exquise.

La princesse Wittgenstein: robe de cachemire écru sur jupon de faille écossais. La tunique, garnie de broderies en perles de couleur, est relevée de côté par un pouff en taffetas pareil au jupon. Le chapeau de paille belge est orné d'une plume bise.

Que d'autres toilettes à enregistrer! Que d'autres tableaux en faille et en crêpe de Chine à admirer! Mais il faut se borner et nous remettons la suite à notre prochaine promenade à l'Exposition.

Le *Skating-Palais* a donné, l'autre samedi, une fête de charité qui peut compter parmi les plus brillantes.

Cette fête, on peut le dire, a été organisée avec une entente et un soin qui font honneur au directeur de cet établissement. Le jardin, avec ses arbres couverts de verres de couleur, représentant des fruits et des fleurs, avec ses parterres lumineux, avait l'air d'un véritable jardin de féerie; c'était d'un aspect charmant et élégant au possible.

Il paraît que le *Skating-Palais*, qui a complété maintenant ses annexes, s'occupe de l'établissement d'un *Skating-Club*, fondation très-importante et qu'on dit appelée à donner les meilleurs résultats.

En attendant, la fête dont nous venons de parler engage le *Skating*. Peut-être en voudra-t-il donner une seconde édition, — cette fois, à son bénéfice, — le soir solennel du *Grand Prix de Paris*.

BACHAUMONT.

CHEZ LES IMMORTELS

L'Académie française ayant élu M. J.-B. Dumas à la place devenue vacante par la mort de M. Guizot, l'illustre savant — ainsi l'a qualifié M. Saint-René Taillandier dans sa réponse — a pris séance le 1^{er} juin et, devant une assemblée nombreuse, a prononcé l'éloge de son prédécesseur. De ce discours, qui donne à la critique plus de prise qu'il ne conviendrait, on nous saura gré pourtant de citer le passage suivant :

Pendant les années de calme et de retraite que M. Guizot consacrait à l'étude de ces questions de religion et de morale, il écrivait les *Mémoires pour servir à l'histoire de son temps*, dans lesquels il raconte sa vie politique. L'impartialité de ses jugements, sa déférence pour les personnes, l'esprit de droiture répandu sur l'œuvre entière inspirent toujours le respect, même quand on n'accepte ni le point de vue de l'auteur ni ses conclusions. Que de préjugés cette lecture a dissipés ! Combien elle a justifié l'accueil fait à l'illustre homme d'Etat, lorsqu'après deux ans d'exil il reparut triste et grave, mais digne et fier, dans les rues de ce Paris où son nom avait retenti comme un outrage, où sa personne n'inspirait désormais qu'un sentiment de sympathie et de vénération !

Il vécut alors beaucoup pour sa famille et un peu pour le monde, car, à côté du professeur, du premier ministre et de l'orateur, il y avait le patriarche aimant et laborieux, l'hôte délicat et recherché des salons. Dans son intérieur, au milieu de sa famille, cet austère mais attrayant esprit se déployait dans toute sa liberté et laissait voir alors la richesse inépuisable de sa mémoire. Permettez-moi ce détail intime, qui n'est peut-être pas inutile à connaître, quand on veut pénétrer le secret de sa large forme oratoire. M. Guizot avait tout lu ; il n'avait rien oublié ; dans ses heures de repos, il répétait volontiers une tragédie entière de Racine ou de Corneille, n'ayant jamais besoin qu'on vint au secours de sa mémoire troublée. Un jour cependant, et ce fut le premier avertissement pour ses proches de l'état grave auquel il devait succomber, cette mémoire si sûre laissa voir une certaine défaillance ; redisant à demi-voix quelques morceaux de *Nicomède*, qu'il affectionnait, et arrivé à ce passage :

Attale doit régner, Rome l'a résolu ;
C'est aux rois d'obéir, alors qu'elle commande...

au lieu d'ajouter avec Corneille :

Attale a l'esprit grand, le cœur grand, l'âme grande,

il murmurait avec anxiété, hésitant devant la rime :

Attale a l'esprit grand, le cœur beau, l'âme belle.

Hélas ! il s'était appliqué jadis, avec une religieuse émotion, à l'occasion de la perte prématurée de son fils aîné, les vers touchants que Molière adressait à son ami La Mothe-le-Vayer, frappé d'un deuil semblable :

Je sais bien que mes pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que l'enlève un imprévu trépas ;
Mais la perle, par là, n'en est pas moins cruelle.
Ses vertus de chacun le faisaient révérer ;
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

Les pressentiments d'une fin prochaine font revivre aux yeux

des mourants le souvenir de ceux qu'ils ont aimés ; il était parvenu à ce moment solennel où la mémoire de l'intelligence s'obscurcit, tandis que la mémoire du cœur se réveille plus lucide.

J.-B. DUMAS.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Heureux théâtre ! on y fait salle comble aussi bien avec les nouveautés de l'année qu'avec des reprises sagement combinées, alors que tant d'autres scènes sont obligées de fermer prudemment leurs portes.

Les nouveautés du jour sont *la Cigale chez les Fourmis*, comédie en un acte, en prose, de MM. Ernest Legouvé et Emile Labiche, et *le Luthier de Crémone*, un acte en vers de M. François Coppée.

Comme conception, l'œuvre de M. Coppée est un peu naïve ; le dialogue proprement dit s'embarrasse assez souvent, mais il est rehaussé par quelques jolis traits et surtout par un grand nombre de morceaux brillants. Avec l'aide de Coquelin, de Thiron et de M^{lle} Baretta, le succès a été très-chaud, et il y a longtemps que M. Coppée n'avait eu une aussi bonne fortune.

La Cigale chez les Fourmis est une allusion remplie de finesse et de bon goût. Interprétée avec une délicatesse exquise par De-launay, la pièce de MM. Legouvé et Labiche a été en même temps gaiement jouée par Barré et M^{me} Jouassain. Elle restera certainement au répertoire et n'y fera pas tache, malgré quelques points d'analogie avec un sujet déjà connu.

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pour alterner avec *Dimitri*, M. Vinentini a donné plusieurs auditions du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, avec la musique de Lulli, pages intéressantes au plus haut point, sinon tout à fait au goût actuel ; *Une heure de mariage*, un petit acte de Dalayrac, vieilli, mais toujours rempli de naïveté charmante et d'un sentiment vrai ; *Le Sourd*, d'Adolphe Adam, opéra-comique si plein de verve et d'entrain ; enfin *les Erynnies*, de M. Leconte de Lisle, que M. J. Massenet a transformées en un mélodrame où se retrouvent le savoir et l'habileté connus de l'auteur d'*Eve*.

Entre temps on a pu voir apparaître enfin *le Magnifique*, de M. Philippot. Le sujet a été emprunté par M. Jules Barbier à l'un des plus jolis contes de La Fontaine, et M. Philippot a brodé sur ce thème une partition tantôt un peu languissante, tantôt pétillante d'esprit mélodique. Les applaudissements qui l'ont accueillie ont dû consoler l'auteur de la longue attente que son ouvrage, couronné en 1869, a subie avant de voir le feu de la rampe.

PORTE-SAINT-MARTIN. — M. Ernest Blum vient de faire jouer sur cette scène un grand drame historique, ou plutôt un drame de cape et d'épée, qui n'en finit pas et paraît cependant, au goût du public, finir beaucoup trop tôt.

L'action de *l'Espion du roi* se passe sous le règne du Danois Christian II, oppresseur imbécile et cruel à la fois, qui en fit voir à la Suède de toutes les couleurs. Aussi, sous son règne, les conspirations et les rébellions se succédèrent-elles avec une continuité qui ne pouvait manquer, à la longue, de tenter un auteur dramatique.

M^{me} Marie Laurent, MM. Taillade et Paul Deshayes ont grandement contribué au succès remporté par les héros du drame de M. Blum.

ATHÉNÉE. — Une joyeuse reprise, c'est celle de *En classe, mesdemoiselles*, folie désopilante qui fit florès jadis aux Champs-Élysées. M^{me} Macé-Montrouge, revenue du Caire, a prouvé qu'elle peut voyager loin de Paris sans rien perdre de son esprit bouffe ni de sa verve affilée.

HOR-FROG.



PLANCHE DG. N° 633. — TOILETTES DE DEUIL ET DE
Modèles nouveaux des grands magasins de La



ROBES DE DEMI-DEUIL. — DESCRIPTION, PAGE 278.
LA SCABIEUSE (rue de la Paix, 10).

A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

Les nouveaux mariés précédaient de trois ou quatre pas les membres de leurs familles et leurs amis ; on remarquait que leurs allures étaient singulièrement maussades et embarrassées pour des amoureux à peine entrés dans la lune de miel.

Tinah s'appuyait à peine sur le bras de Postik ; de son côté, Postik semblait honteux comme un renard à qui on a coupé la queue.

Qu'était-il advenu ?

Au moment où les deux époux franchirent le portique, un petit rire moqueur retentit entre eux.

Ils tournèrent vivement la tête, mais ne virent rien.

Tinah se mordit les lèvres ; Postik écarquilla ses yeux qui de rusés étaient devenus bêtes, et la noce, interpellée par une légion de mendiants, s'engouffra dans l'église.

Pendant ce temps Stevan, qui avait erré toute la nuit comme un fou, tombait épuisé sur le bord de la route, à l'entrée du village.

Son aventure, publiée par ceux qui l'avaient recueilli à l'île du Lok, en faisait depuis la veille la fable du pays ; aussi les passants l'examinaient-ils curieusement.

Vaincu par la fatigue et par les angoisses, il s'assoupit sur l'herbe.

— Stevan ! Stevan ! que fais-tu là ? lui cria Margaridd, la fille du riche poissonnier de Douarnenez, qui venait d'accomplir un vœu à l'église de Plouaré et s'en retournait chez elle.

Stevan rouvrit les yeux et rougit.

Margaridd l'avait connu riche, heureux ; il n'osait la regarder en face.

— J'ai appris ton désastreux voyage, ajouta-t-elle avec douceur ; je sais que ton cœur souffre ; chacun ici-bas doit porter sa croix ; mais ne te laisse pas aller au désespoir, et tu reverras des jours meilleurs. Mon père était l'ami du tien ; il a reçu de Nantes une forte commande de sardines qu'il craint de ne pouvoir livrer, faute de pêcheurs : va le voir, il t'accueillera avec plaisir et te fera gagner de bonnes journées. Voilà pour le plus pressé. Plus tard, la fortune reviendra peut-être à toi... qui sait?...

Margaridd prononça ces derniers mots avec un sentiment pénétrant qui remua le gars, et s'éloigna en lui disant : « Au revoir ! »

— Voilà une excellente fille, fit, à cet instant, une voix déjà chère à Stevan, qui sortait du bec d'un rouge-gorge perché tout près de là sur un bouquet de genêt.

— C'est toi, teuz ?

— Oui. Je t'ai suivi toute la nuit pour te protéger contre toi-même. Ah ! que les amoureux sont de pauvres cervelles ! Qu'as-tu ?... reprit-il en voyant Stevan se dresser, la rage dans les yeux.

— Là !... repartit le gars étendant le bras vers l'église.

— Ha ! ah ! ricana le teuz, Tinah et Postik qui reviennent du service funèbre en l'honneur de leurs parents défunts !... hé bien ! regarde-les, ces beaux tourtereaux.

Les mariés traversaient la place, à cent cinquante pas de Stevan ; ils ne se donnaient plus le bras, se regardaient de travers et semblaient avoir hâte de se dérober à la curiosité de la foule.

Le teuz éclata de rire en les voyant.

— Ont-ils l'air heureux !... dit-il en donnant un libre cours à sa gaité.

— S'ils ne sont pas heureux, répliqua Stevan en se sauvant à travers les bruyères, que dirai-je donc, moi?...

— Ah ! murmura le teuz, combien avait raison celui qui écri-

vit : Amour et crainte sont le témoin et le fouet du charroi humain !... Heureusement :

Amours nouvelles
Oublient les vieilles.

Sans cela, que deviendrait le monde?... La noce retourne à Kerlas ; je ne l'y rejoindrai point ; j'ai vengé mon cher sauveur, je n'ai plus rien à faire dans ce village ; en revanche, je crois que je vais avoir une grosse besogne à Douarnenez.

Ce disant, il s'envola du côté de la mer.

Stevan était moins ému, mais beaucoup plus exalté que la veille. La fièvre le dévorait, sa tête était en feu, mille projets plus insensés les uns que les autres bouillaient dans son cerveau. Il avait désiré la richesse ; il la voulait maintenant, il la voulait pour l'étaler aux yeux de l'infidèle, pour lui faire honte, pour se venger !

— J'irai ce soir à la ville d'Is chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir, disait-il en vaguant à l'aventure ; et si je n'y peux parvenir, malheur à moi, je me damnerai!...

Puis il s'arrêtait, pressait dans ses mains son front brûlant, sanglotait le nom de Tinah et repartait comme une flèche, ou chantait d'une voix entrecoupée ces strophes d'un vieux *sonc* armoricain :

Les petits oiseaux qui sont dans les bois sont joyeux pour leur âge !
Quand je les entends chanter, j'ai regret du temps que je passe à pleurer.
Pourquoi pleurer le temps passé ? Hélas ! il ne revient point ! Les petits oiseaux ne pleurent pas.

Mais la roche laisse couler son eau goutte à goutte ; ainsi il faut que le cœur de l'homme laisse couler sa source de larmes.

Comme une plume sur l'eau, l'amour des jeunes filles est léger.

Comme une pomme mûre sur une branche, l'amour des jeunes filles est solide.

Et comme une pomme piquée des vers, l'amour des jeunes filles est loyal.

J'ai appris qu'il ne fallait pas se confier au vent du moulin ni aux paroles des jeunes filles.

Le vent du moulin change souvent, mais le cœur des jeunes filles change toujours!...

Lorsqu'il avait fini, il répétait avec une sombre énergie : « J'irai ce soir à la ville d'Is ! » et recommençait sa course fantastique par les bruyères ou le long de la grève.

Ici, qu'on nous permette quelques mots sur cette mystérieuse ville d'Is et sur la cité maudite de la dune de Saint-Eflam, dont il a été question dans le cours de ce récit.

La Bretagne n'a pas seulement des dolmens et des menhirs ; ses côtes possèdent des ruines qui attestent des splendeurs passées.

Avant la conquête de la Gaule par les Romains, le littoral armoricain était couvert de villes si riches, qu'une tradition montre leurs bourgeois mesurant le grain avec des hanaps d'argent.

De l'embouchure du Guer au goulet de Brest, à Lorient et à Nantes, on ne pouvait courir la bouline pendant deux heures sans signaler une cité maritime. Les ports les plus riches se trouvaient entre la baie actuelle de Douarnenez et les roches de Penmarch, en face de l'île de Sein, le sanctuaire du druidisme.

L'apparition de César glaça l'antique civilisation gauloise.

Les légionnaires de la matrone du monde avaient détruit Corinthe et pillé la Grèce ; ils bouleversèrent et dévastèrent avec la même sauvagerie nos centres populeux, nos provinces fertiles, nos ports de mer de l'Océan et de la Manche qui fournissaient les marins les plus hardis et les meilleurs bâtiments, et ces ports tombèrent en ruines, et les flots, après les avoir rongés, finirent par les recouvrir.

Parmi celles de nos villes maritimes qui disparurent après la conquête, il en était une qu'on nommait Is, Is la superbe, comme Gènes depuis qu'elle a des palais de marbre.

Is occupait l'espace où s'étend la baie de Douarnenez. La légende raconte ainsi sa destruction :

Les habitants d'Is, pourris par l'opulence, étaient plongés dans la débauche. La princesse Dahut, fille du roi, le vertueux Grallon, donnait l'exemple de la dépravation et du crime; elle attirait chez elle les plus brillants seigneurs, et, lorsqu'ils avaient partagé ses plaisirs, les faisait précipiter dans un gouffre, entre Huelgoat et Poulouan. En vain les évangélistes, les missionnaires prêchaient-ils les gens d'Is; saint Guenolé lui-même y perdait son latin. Seul le roi Grallon se montrait résolu à suivre la voie du bien; malheureusement il était extrêmement faible d'esprit, de sorte qu'il n'avait aucune autorité sur son entourage.

Un jour saint Guenolé vint rapidement à lui et lui dit d'un ton inspiré :

« Sire, la mer se gonfle; cette ville va disparaître sous la colère de Dieu; prenez bien vite ce que vous avez de plus précieux et fuyez. »

Grallon obéit, se chargea de son trésor, monta à cheval, et prit sa fille en croupe.

A ce moment les flots envahirent Is et montèrent jusqu'au poitrail du cheval du roi.

« A moi! » s'écria Sa Majesté épouvantée.

« Si tu veux te sauver, secoue le diable qui te suit en croupe, » répondit saint Guenolé qui fendait l'air comme une mouette.

Le roi ne savait à quoi se résoudre, quand le saint vint à son secours en touchant la princesse du bout de sa crosse.

Aussitôt l'infâme Dahut glissa dans la mer et disparut à l'endroit appelé aujourd'hui Poul-Dahut, et le cheval de Grallon, débarrassé de ce fardeau maudit, s'élança sur le rocher de Garrec, où l'on voit encore la marque d'un de ses fers.

Les *Discrevelers* et les *Marvailhers* bretons ajoutent que la ville d'Is était si splendide que nos pères, pour donner à la capitale de la France un nom digne d'elle, ne trouvèrent rien de mieux que de changer son nom de Lutèce en celui de Paris, *Paris*, c'est-à-dire l'égal d'Is. Nous laissons aux étymologistes le soin d'apprécier leur assertion.

Cette légende, commune à la plupart des somptueuses cités des côtes armoricaines, entre autres à celle engloutie sous les sables de la grève de Saint-Michel, a un épilogue, celui-ci :

Le sceptre du roi de la ville détruite était une baguette de noisetier qui donnait tout pouvoir et qui est restée suspendue dans la dernière salle du palais royal.

Chaque année, à la Pentecôte, un passage s'ouvre, au premier coup de minuit, à travers la dune, et permet d'arriver jusqu'à ce palais; mais, pour atteindre la baguette, il faut se hâter, car le passage se referme au dernier coup de minuit et ne se rouvre qu'à la Pentecôte suivante.

Or, c'est cette baguette que Stevan voulait aller prendre!

« Aurai-je le temps de parcourir l'espace qui sépare l'entrée du palais de la salle où est suspendue la baguette magique? se demandait-il en arpétant fiévreusement la grève. Oui, oui, je serai de granit contre les séductions qui s'offriront à mes yeux, sur ma route, et je courrai avec tant de rapidité que j'enlèverai le puissant talisman avant que le douzième coup de minuit ait résonné! Alors, oh! alors, tu me reverras, Tinah, tu me reverras!... »

Tandis qu'il vaguait ainsi, en proie au plus violent désespoir, le jour déclina.

Il pensa à revenir à Douarnenez, dont il s'était éloigné de plus de deux lieues, car il se rappelait qu'il avait promis à l'équipage du navire qui l'avait ramené de l'île de Lok de le *biturer* avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, et il tenait à dégager sa parole.

Il reprit donc hâtivement le chemin de la ville, où il arriva à la nuit close.

V

L'auberge du *Grand-Saint-Nicolas* était située à l'angle d'une des rues qui aboutissaient sur le quai. On y logeait à pied, on y servait à boire et à manger, surtout à boire, car elle était achalandée par les gens de mer qui, on le sait, ne font pas la petite bouche sur l'article de la boisson.

Quand Stevan y entra, les matelots du navire étaient attablés devant une forêt de pots et de bouteilles, « affourchés à quatre amarres, » fumant, chiquant, brailant, et, pour la plupart, ayant déjà leur « guigne. »

L'arrivée de Stevan provoqua un tonnerre de hourras.

— De l'eau-de-vie! dit le gars en mettant dans la main de l'aubergiste les six livres qui lui restaient, de l'eau-de-vie pour cette somme!

Puis il s'attabla à son tour, prit un gobelet, versa à la ronde, trinqua et but.

Comme l'abîme appelle l'abîme, la boisson appelle la boisson: c'est pour cela que les ivrognes ont toujours soif.

Stevan, que la fièvre dévorait, but et fuma avec une sorte de rage, lui qui n'était habitué ni à boire ni à fumer. Après le premier gobelet de tafia, il en avala un second, puis un troisième, puis un quatrième, si bien que, lorsqu'il fut temps pour lui de partir, il était ivre au point que les yeux lui sortaient de la tête.

Cependant, quand onze heures sonnèrent à l'église de Douarnenez, il se leva comme s'il eût été mu par un ressort, laissa ses camarades, et quitta l'auberge en courant des bordées de tribord à bâbord.

Le grand air le saisit; il frissonna, chercha vainement à mettre un peu d'ordre dans ses idées, et marcha d'instinct, la tête lourde comme une masse de plomb, vers l'endroit de la grève où devait s'ouvrir, au premier coup de minuit, le passage conduisant à la ville d'Is.

La mer grondait, la brise fraîchissait, la nuit était noire.

Stevan parvint tant bien que mal à son poste, s'assit sur le sable et attendit.

Il était onze heures et demie.

Son cœur battait violemment, et il lui semblait que la surface de la mer était pleine d'apparitions fantastiques.

Là, c'était une sirène posée sur un débris de navire; plus loin, le feu de Saint-Elme sautant sur les rochers de la côte; ailleurs, saint Gildas luttant contre une légion de démons, et renouvelant son fameux miracle de navigation connu de tous les vieux pêcheurs bretons et que raconté ainsi Albert de Morlaix :

« Le diable depescha à Blavet quatre démons accourez en moynes qui se disoient religieux de saint Philibert (avec lequel saint Gildas avait contracté une étroite amitié lorsqu'il alla en Hibernie), lequel, disoient-ils, estoit nouvellement décédé, et qu'on ne faisoit que l'attendre pour l'inhumer; partant, le supplioient de s'embarquer hastivement dans un vaisseau qu'ils avoient amené. Le saint abbé alla à l'église faire sa prière, et sceut par révélation quels étoient ces faux moynes; néanmoins il le dissimula pour lors, et, ayant pris le livre des Evangiles, qu'il avoit escrit de sa propre main, il le remit révéremment en une petite caisse qu'il cacha en son sein, au desçu de ces faux moynes, prit son bréviaire, son chapeau, son manteau et son bourdon, et s'embarqua: et, les ancres levées, les voiles tendues, le vaisseau s'élargit en pleine mer; de sorte que, sur l'heure de prime, ils se trouvoient avoir perdu terre de vue de toutes parts. Alors saint Gildas dit: — Or ça, frères, que l'un de nous tienne le gouvernail et les autres disent les primes, et, pour plus hâtivement nous en acquitter, buissons la vergue du grand mast. Ces faux frères lui répliquèrent: — Si vous retardez tant soit peu nostre course, vous n'arriverez pas à temps au monastère. — N'importe, répond saint Gildas, ne

manquons pour cela à rendre nos vœux à Dieu. Alors l'un d'eux, se mettant en colère contre le saint, lui dit brusquement : — Ah ! que tu nous romps la teste avec tes primes ! Saint Gildas, voyant qu'il ne gaignoit rien, commença le *Deus in adiutorium*, s'estant jeté à genoux, et, tout à l'instant, la barque et tout son attirail, et les quatre moynes, disparurent, et le saint se trouva seul sur les vagues de la mer. Se voyant en ce danger, il se recommanda à Dieu et acheva ses primes; puis, ayant osté son manteau ou froc, se mit dessus et en attacha le bout à son bourdon pour cueillir le vent, s'en servant de voile, et cingla en cette sorte jusqu'à la côte d'Hibernie, et arriva au monastère de saint Philibert, auquel ayant raconté toute l'histoire de son voyage, ils en rendirent grâces à Dieu. »

Stevan voyait passer toutes ces visions devant lui; il voyait saint Gildas courant grand largue sur son froc, les diables se précipitant dans la mer et soulevant une bourrasque, saint Elme promenant son feu follet jusque sur les ormeaux rabougris épars le long de la côte, le roi Grallon fuyant sur son cheval blanc, protégé par saint Guenolé filant dans l'air, la princesse Dahut roulée par les flots et se tordant dans les convulsions de l'agonie; il apercevait les cimes des édifices de la ville engloutie, il entendait des bruits étranges mêlés de bourdonnements, de cris, de vociférations, de blasphèmes; puis le vent lui apportait le tintement du premier coup de minuit qui sonnait à quelque église lointaine!...

Alors il se dressait frémissant, et s'avançait sur le chemin étroit qui venait de s'ouvrir au milieu des sables de la grève et qui conduisait droit au palais royal d'Is la superbe.

Les vagues mugissaient au-dessus de sa tête et formaient, en se séparant, deux montagnes écumantes prêtes à se briser l'une contre l'autre.

Au second coup de minuit, il atteignait la première salle du palais qu'éclairaient cent lampes brûlant de l'huile parfumée, et toutes remplies de coffres d'ébène d'où s'échappaient des piles d'écus neufs.

Il hésitait, et entra vivement dans la deuxième salle en entendant résonner le troisième coup.

Ici, ce n'étaient plus des piles d'écus, mais des piles de louis d'or qui tombaient sur le parquet en mosaïque.

Il s'arrêtait et allait remplir ses poches, quand le quatrième coup le chassait brusquement dans la troisième salle où il heurtait des monceaux de diamants, de rubis, d'émeraudes, de topazes, d'améthystes, de perles blanches et de perles noires.

Ebloui, il ferma les yeux pour conserver sa fermeté, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'extrémité de la dernière salle où était suspendue la magique baguette de noisetier, et c'est en tremblant et après avoir compté le cinquième coup qu'il franchissait le seuil de la quatrième salle.

Celle-là surpassait en splendeur tout ce qu'on pouvait rêver : ses piliers étaient d'or, ses murailles de pierreries aux couleurs les plus brillantes et les plus harmonieuses, ses lampes de diamant, ses tapis de la soie la plus fine qui eût jamais été filée; on y respirait les parfums les plus doux et les plus enivrants; mais ce qui dépassait encore ces merveilles, c'étaient douze filles plus belles que l'aurore, à demi nues et dont le sourire eût fait palpiter même les statues de marbre des saints qu'on voit dans les cathédrales de Quimper, de Saint-Pol-de-Léon, dans les églises de Kreisker, de Plougastel et de Plouaré.

Stevan étouffait un cri d'admiration et demeurait immobile, sans voix, sans force, oublieux de la baguette de noisetier qu'il aurait pourtant pu voir, attachée à un mince fil d'or, dans la dernière salle.

Mais il n'avait plus d'yeux que pour les célestes créatures qu'il venait de rencontrer sur son chemin et qui s'avançaient vers lui avec des guirlandes de fleurs et des coupes remplies d'un breuvage divin.

Il n'avait plus d'oreilles que pour le bruissement de leurs pas et les suaves murmures de leurs lèvres.

Le sixième coup tintait et il l'entendait à peine; il n'entendait pas le septième; pourtant il semblait que le battant de la cloche frappât à ce moment avec une force décuple sur l'airain.

Le huitième coup n'arrivait point jusqu'à lui; le neuvième, le dixième, le onzième le trouvaient également sourd et sous le charme des enchanteresses qui l'entouraient et l'enlaçaient.

Enfin tintait le douzième coup, comme un glas funèbre!...

Revenu à lui, il essayait de fuir, ne pouvant plus parvenir jusqu'à la baguette de noisetier, mais le passage par lequel il était venu disparaissait sous une avalanche de sable que la mer nivelait, les lampes s'éteignaient, une odeur sépulcrale remplaçait leurs parfums, et les douze houris se changeaient en douze monstres de granit grimaçant horriblement!...

Eperdu, suffoqué, les pieds cloués au sol, il s'épuisait en efforts désespérés, puis tombait par terre, étouffait et râlait! . . .

Armand DUBARRY.

(La fin au prochain numéro.)

LES DEUX RATS

Nous avons sous les yeux une magnifique édition des œuvres de La Fontaine, dont MM. Garnier frères viennent d'achever la publication, et nous nous empressons de la signaler aux amateurs.

Cette édition est due aux travaux de M. Louis Moland. Les annotations sont on ne peut plus intéressantes, et rien n'est plus curieux que de suivre, dans leurs modifications et leurs développements, des mythes, des légendes qui se sont condensées en cette forme magique que leur a donnée La Fontaine.

A propos de la fable intitulée : *Les deux rats, le renard et l'ouf*, nous trouvons dans les notes une historiette qui prouve que le récit du fabuliste est fort admissible; elle est extraite des œuvres de Joseph Pardewe.

« J'étais ce matin dans mon lit à lire : j'ai été interrompu tout à coup par un bruit semblable à celui que font les rats qui grimpent entre une double cloison; j'observais attentivement. Je vis paraître un rat sur le bord d'un trou; il regarde sans faire aucun bruit et, ayant aperçu ce qui lui convenait, il se retire. Un instant après, je le vis reparaitre; il conduisait par l'oreille un autre rat plus gros que lui et qui paraissait vieux.

« L'ayant laissé sur le bord du trou, un autre jeune rat se joint à lui; ils parcourent la chambre, ramassent des miettes de biscuit qui, au souper de la veille, étaient tombées de la table, et les portent à celui qu'ils avaient laissé au bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'étonna. J'observais toujours avec plus de soin.

« J'aperçus que l'animal auquel les deux autres portaient à manger était aveugle et ne trouvait qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui présentait. Je ne doute pas que les deux jeunes ne fussent ses petits qui étaient les pourvoyeurs fidèles et assidus d'un père aveugle. J'étais dans une rêverie agréable, admirant toujours ces petits animaux, que je craignais qu'on n'interrompît.

« Une personne entra dans ce moment; les deux jeunes rats firent un cri pour avertir l'aveugle, et malgré leur frayeur, ne voulurent pas se sauver que le vieux rat ne fût en sûreté. Ils rentrèrent à sa suite et ils lui servirent, pour ainsi dire, d'arrière-garde. »

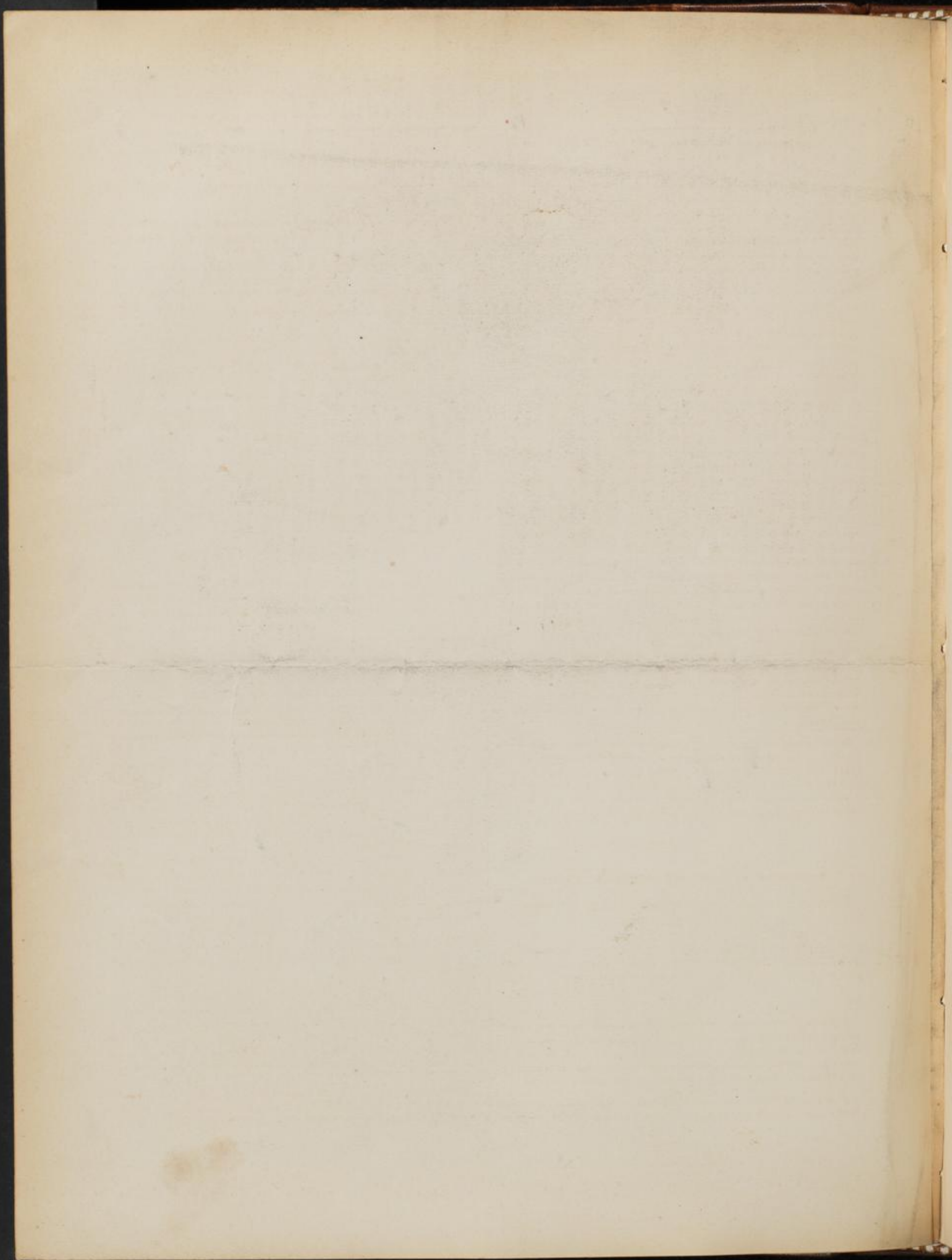
Est-il rien de plus touchant que ce petit récit, et cette belle action ne vaut-elle pas, dans le monde des rats, celle d'Antigone conduisant Œdipe aveugle?

Ch. DAVID.



H. Herpin

L. N° 83



Description de la gravure coloriée n° 1329 C.

COSTUMES D'ENFANTS ET TOILETTE DE CAMPAGNE. — 1. Petit garçon de huit ans. — Costume en drap léger gris ardoise clair. — Pantalon court, boutonné sur le côté, dans le bas. — Gilet à châle, ouvert sur une petite chemise à plastron, dont le col est rabattu sur une cravate bleue. — Paletot sac formant revers dans le haut, avec deux rangées de boutons. Poches à parements rabattus placées au bas du vêtement. Galon de soie assorti au drap sur tous les bords. — Chapeau *Pifferaro* en paillason, entouré d'un ruban bleu, avec une aile bronzée sur le côté.

2. Petite fille de dix ans. — Costume en limon rose et mousseline blanche. — Robe princesse, garnie d'un volant froncé au bas de la jupe; plissé au bas des manches. Redingote croisant en biais devant et ouverture depuis la taille derrière, avec poches dans le bas des devants. Tous les bords du vêtement sont ornés de plissés, y compris les entourures des bras; des nœuds papillons en ruban rose suivent les deux ouvertures devant et derrière, ainsi que le dessus des poches. — Chapeau *Ophélie* en paille à jour, complètement doublé de soie paille, avec ruche de tulle dessous et nœuds de ruban rose dessus.

3. Toilette de jeune femme en linon écri. — Jupou à traîne, entouré devant de deux volants plissés, et d'un autre volant froncé dont le bord est garni de soutaches rouges avec bouillonné à tête dentelée en rouge. Trois hauts volants, soutachés en rouge et terminés par un plissé, forment la traîne. Tunique à bords dentelés, entourés de dessins à la grecque en soutache rouge; drapée en biais par un relevé fixé assez haut de côté, elle couvre le devant du jupon en formant trois plis assez creux, retenus et fixés sur l'autre côté; elle est relevée en trois coques plates derrière. — Cuirasse unie, ouverte en châle et garnie d'un fichu Marie-Antoinette de même étoffe et à bords dentelés comme la tunique; ce fichu est négligemment noué au bas de l'ouverture. Plissé et ruche à la vieille, à bords soutachés, placés au bas des manches. — Lingerie ouverte, en mousseline plissée. — Chapeau rond, en paille noire, garni de ruban crème et d'une plume de même nuance sur la calotte. Cache-peigne en ruban et groupe de roses rouges. — Ombrelle canne en linon, brodée de rouge et entourée d'un volant de broderie anglaise.

4. Baby de deux ans. — Robe de basin blanc, plate devant, toute plissée derrière, décolletée en carré avec manches courtes, et garnie de bandes brodées sur tous les bords. Ceinture en large ruban natté souple blanc. — Chapeau rond, en paille de riz, orné dessous et dessus de ruban blanc pareil à la ceinture. — Petites chaussettes en fil d'Écosse blanc. Bottines en peau blanche.

5. Petit garçon de cinq ans. — Costume en toile bleue, composé d'une robe et d'un paletot sans manches. Le corsage de la robe est long et plat, la jupe toute plissée, avec ceinture de ruban bleu. Le paletot sac est fendu au milieu derrière, ouvert devant, avec une garniture de boutons et boutonnières sur les deux bords. Boutons aux poches et aux manches. Col marin et béret assortis, avec ruban et houppette d'un bleu plus foncé.

Description de la gravure coloriée n° 1330 D.

Substituée à la gravure n° 1329 C, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, à passe inclinée devant, et dont la calotte est recouverte par la garniture. Celle-ci consiste en plume blanche, nœuds de ruban bleu à bouts flottants derrière et groupe de marguerites simples sur le devant. Bouquet de myosotis, avec rose, placé sur le côté dessous.

2. Fichu de diner, composé de bandes de mousseline brodée et festonnée, posées pied contre pied; une de ces bandes forme une ruche intérieure, et les deux autres des volants extérieurs. Ce fichu est garni de gaze écrie, laquelle forme des pans coupés en pointe et entourés de la même broderie. Chou de broderie et nœuds de gaze formant le fichu.

3. Bonnet du matin en organdi. Fond mou et passe formée de volants brodés entre lesquels s'échappe une ruche d'organdi unie. Écharpe de

gaze rose entourant le fond, nouée sur le côté, avec nœuds de broderie et pans flottants.

4. Ombrelle-canne en soie lilas doublée de soie crème, entourée d'un volant dont la tête est formée d'une cordelière dessinant des trèfles.

5. Aumônière en foulard écri, garnie de blonde anglaise et de ruban bleu.

6. Ombrelle-canne en soie rosée, entourée et garnie de petits volants de soie noire à tête coulissée et bandes assorties rayant chaque couture sur le bord.

Description de la figurine coloriée L. N° 83.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE JEUNE FEMME. — Costume en faille marron et foulard chiné. — Jupou de faille à traîne, entouré d'un volant à plis creux dont la tête est garnie, dans chaque angle des plis, d'un petit soufflet plissé en faille. — Cuirasse extra-collante, sur le bord de laquelle vient s'adapter un large galon marron et havane qui tient à la tunique. Celle-ci s'agrafe de côté devant, et le galon suit le bord de l'ouverture jusqu'en bas; cette partie est croisée sur l'autre et toutes deux sont fixées au jupon par des nœuds de faille. Lisérés de faille sur tous les bords de la tunique et de la cuirasse. — Lingerie élégante en batiste et valenciennes; cravate assortie. — Chapeau de paille de riz. Bandeau de gaze havane avec branche de roses; draperie de gaze pareille autour de la calotte, nouée dans le bas derrière, et plume écrie sur le sommet contre la passe.

REVUE DES MAGASINS

La *Scabieuse*, comme nous le disions dernièrement, est une maison de spécialité de deuil où l'on trouve non-seulement toutes les étoffes désirables sous ce rapport, ainsi que la confection dans la plus large acception du mot, mais aussi la parure, la coiffure et le chapeau, tels qu'une femme vraiment élégante peut les souhaiter.

La visite que nous ferons aujourd'hui rue de la Paix, 40, aura surtout pour but d'apprécier les avantages que la *Scabieuse* peut offrir à nos lectrices pour cette partie de la toilette. Il y a d'abord celui-ci: c'est qu'on y trouve toujours un joli choix de chapeaux tout faits, appropriés au caractère particulier des différents degrés de deuil, ce qui est fort commode dans les moments où l'on est pressé. Puis les chapeaux de la *Scabieuse* ont fort bon air et coiffent à ravir. Voici quelques modèles parmi ceux qui nous ont été présentés:

Capote diadème en crêpe anglais; le diadème formé de draperies superposées et de coques roulées, disposées avec goût; double bavolet derrière et barbes assorties prises dessous.

Capote à fond mou, formé par un voile de crêpe lisse qui flotte très-bas et qui est retenu par un nœud cache-peigne en crêpe anglais. Une natte en crêpe lisse et en crêpe anglais forme la passe; les barbes mentonnières sont assorties aux deux étoffes.

Un autre chapeau, très-élégant, est composé d'une passe en paille de riz blanche et d'un fond mou en soie violette, recouvert d'un tulle résille de nuance crème. Des barbes en ruban, garnies de franges crème, forment le bavolet; des violettes de teinte foncée, entremêlées de blonde anglaise, complètent le tout.

Citons encore une couronne composée d'épis et de feuillage noirs, encadrant un fond mou en tulle résille noir avec barbes de dentelle anglaise.

En voilà plus qu'il ne faut, sans aucun doute, pour engager nos lectrices à ne pas oublier la *Scabieuse*.

— Il est impossible de ne pas reconnaître qu'on trouve à la *Ville de Lyon* les plus jolies garnitures de robe, les plus coquettes parures de gaze ou de dentelle, les plus superbes rubans, les meilleurs gants et la mercerie la plus fine qu'une femme de goût puisse désirer. Nous sortons toujours de plus en plus ravie de nos visites à la rue de la Chaussée-d'Antin, 6, parce que nous en tirons des éléments de nouveautés très-précieux pour nos lectrices.

Aujourd'hui, par exemple, nous signalerons: le galon *chevron* ombré, en toutes teintes, très-recherché pour le costume; le galon à jour, en laine et soie, que l'on assortit aux étoffes; le galon à jour en acier, avec frange

pareille, constituant la plus élégante des garnitures. La frange « tablier et pomponnette » est extrêmement riche. La frange écharpe, ayant 50 centimètres de hauteur, est également très-précieuse comme ornement de robe; on la dispose en draperies, de mille façons différentes, et nous l'avons vue employée comme véritable écharpe *Clarisse Harlowe*. Cette frange écharpe ne coûte que 20 fr. le mètre à la *Ville de Lyon*, ce qui n'est pas énorme, vu le parti qu'on en peut tirer. Nous citerons encore le marabout de soie gaufrée, faisant l'effet de plumes et infiniment plus léger, dont le prix de 8 f. 75 le mètre mérite d'être retenu. Enfin, le galon frange offre cette particularité que, dans quelque sens qu'on le place sur un vêtement, les grelots tombent toujours gracieusement.

Il faut mentionner également les écharpes en guipure de soie crème, qui donnent un si vif éclat d'élégance à la toilette qui en est ornée; puis les écharpes en gaze de toutes nuances, frangées de chenille, et les écharpes *Clarisse Harlowe*, formées d'un filet de chenille noire et de franges assorties: c'est la vraie passion du moment.

— Vive le foulard! Par sa souplesse il se prête à toutes les combinaisons de chiffonnés, de coquillés et de drapés; par la beauté de son tissu, il convient aux plus riches toilettes; par l'éclat et la fraîcheur de son coloris et de ses nouvelles dispositions, il devient l'égal des tissus de soie les plus recherchés.

La *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 114), grâce à l'habile direction de M. et de M^{me} LENOIR, est admirablement assortie de nouveautés en ce genre. On trouve dans cette maison la plus grande variété et le choix le plus coquet de tout ce qui concerne le foulard des Indes et de Chine; il suffit de demander la collection des échantillons pour se rendre compte de la beauté et de la variété de ces magnifiques séries d'étoffes.

Nous recommandons à l'attention des femmes économes une bonne qualité de foulard uni, ayant 90 centimètres de largeur et ne coûtant que 4 fr. 75. Beaucoup de personnes le prennent pour faire un joli jupon, et complètent le costume par cinq ou six mètres de foulard de fantaisie, à gentils dessins de rayures, flèches, pois, etc., coûtant 6 fr. 50, en 80 cent. de largeur. Mais si l'on veut faire une polonaise élégante, on prend une jolie grisaille à 8 fr. 50, ou bien un beau broché, sorte de matelassé de même prix, et par d'heureuses combinaisons de couleurs, on arrive à faire de superbes costumes qui ne coûtent pas plus de 100 francs.

Avec le mélange du cachemire de l'Inde, si fort à la mode aujourd'hui, et du foulard de l'Inde, on fait des costumes d'une élégance achevée et la *Colonie des Indes* nous en fournit tous les éléments. M^{me} Lenoir nous montrait récemment les richesses qu'elle possède à ce double point de vue et nous sommes persuadés qu'on ne peut mieux faire pour une emplette de cette sorte que de s'adresser et se confier à elle.

— Voici la saison qui s'avance et bientôt nos jolies Parisiennes prendront leur volée vers les champs. Il est si bon de se reposer à la campagne des fatigues de la vie mondaine!... Mais que les journées seraient longues si l'on ne savait se créer des occupations! Une bonne machine à coudre, voilà pour beaucoup de femmes une vraie ressource de distraction. Madame, qui ne fait rien de ses dix doigts en ville, trouve fort amusant de faire travailler sa machine à coudre à la campagne. Avec de bons patrons fournis par son journal, elle taille, prépare, coud et termine des costumes pour les enfants, pour elle-même; et, ma foi, personne n'est plus content qu'elle ni plus fière de son travail. Les jeunes filles se mettent également de la partie, et il arrive qu'au bout d'un mois on a abattu de l'ouvrage pour lequel il eût fallu tout une année à Paris.

Seulement, nous devons ajouter que toutes les machines à coudre ne rendraient pas des services aussi signalés. En parlant ainsi, nous songeons exclusivement à la machine *Wheeler et Wilson* que nous connaissons par expérience et qui n'a pas sa pareille, sans contredit. C'est la véritable machine de famille, parce qu'avec elle on peut exécuter n'importe quel ouvrage, faire tous les points et toutes les coutures, ourlets, plis, fronces, bouillonnés, coulissés, etc., en employant quelque tissu que ce soit.

Moyennant 225 francs, on peut se procurer ce trésor de famille, en s'adressant à M. HENRI SEELING, l'agent français de la compagnie *Wheeler et Wilson*, boulevard Sébastopol, 70; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97; ou boulevard Bonne-Nouvelle, 37.

— Avant de partir pour les eaux ou la campagne, il ne faut pas oublier de se précautionner contre les deux plus grands ennemis de la beauté: l'air et l'eau, que l'on combat par les ablutions fortifiantes et rafraîchissantes, les corps gras et les poudres diaphanes; en d'autres termes, une parfumerie saine et délicate, comme celle de la maison Ed. PINAUD.

La *Corbeille fleurie* est une marque de fabrique bien connue du monde élégant, qui prend sans autre examen tous les produits ainsi apostillés. C'est un passeport auprès de tous les connaisseurs en parfumerie. Le *lait d'Hébé*, la *crème neige*, le savon dulcifié aux violettes de Parme, voilà des compositions qui jettent un défi aux ans et semblent crier: On ne passe pas! Il suffit de faire un usage constant de ces trois produits pour conclure un pacte avec la jeunesse.

La maison Ed. Pinaud à la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) offre cette particularité, qu'elle procède par séries pour tous ses cosmétiques, et que chacune affecte un parfum particulier. Les unes sont à l'opoponax, les autres à l'ylang-ylang, aux violettes de Parme, au gardenia. Dans le choix à faire de sa parfumerie, il est nécessaire d'indiquer le parfum qu'on préfère, afin d'avoir le même pour tous les produits: savons, cold-crème, poudres dentifrices, pommades, etc.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par BACHAUMONT. — Chez les immortels: Guizot, par M. J.-B. DUMAS. — Théâtres, par HOFFROG. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. Armand DUBARRY. — Les deux rats, par M. Ch. DAVID. — Description des gravures. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1329 C, dessin de M. Jules DAVID: costumes d'enfants et toilette de campagne. — Gravure n° 1330 D (substituée sur demande à la gravure n° 1329 C): détails de modes. — Figurine coloriée L. n° 83 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de jeune femme.

Dans le texte: P. n° 317, dessin de M. E. PRÉVAL: Gilet Louis XV. — DG. n° 633, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes de deuil et demi-deuil. — G. n° 642, dessin de M. E. THIBON: chapeau, lingerie, détails de modes.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.